

Ce Numéro contient deux pièces complètes :
"Tonton ou les Drames de l'Amour"
Pièce en trois petits actes de MM. Max et Alex Fischer
"Un Bon Conseil"
Pièce en un acte de M. Ed. O'Farrell

Le Numéro
5 cent.

Ce Numéro contient deux pièces complètes :
"Tonton ou les Drames de l'Amour"
Pièce en trois petits actes de MM. Max et Alex Fischer
"Un Bon Conseil"
Pièce en un acte de M. Ed. O'Farrell

ANNEE — N° 1798 — Quotidien.
RÉDACTION & ADMINISTRATION :
27, Boulevard Poissonnière, PARIS
ABONNEMENTS :
Paris et Départements : 25 fr. 12 fr.
Etranger : 40 fr. 20 fr.

Quotidien. — LUNDI 2 SEPTEMBRE 1912
RÉDACTION & ADMINISTRATION :
27, Boulevard Poissonnière, PARIS
TÉLÉPHONE : Rédaction : 288-07
Administration : 318-06
Adresse Télégraphique : COMEDIA-PARIS

COMEDIA

Rédacteur en Chef : G. de PAULOWSKI

VOYAGE AU PAYS
DE LA
QUATRIÈME DIMENSION (10)
**Affaires
sentimentales**

Ce fut seulement vers le milieu du XX^e siècle que l'on commença à comprendre ce que c'était que l'amour. Cette question, depuis les origines du monde, avait préoccupé tous les penseurs et tous les psychologues ; mais personne jusqu'alors n'avait pu en donner une explication satisfaisante.

On sentait bien, au fond, toute l'absurdité, toute la petitesse des passions amoureuses entre hommes et femmes, mais on n'en pouvait nier la force. Pour le moindre penchant, les plus grands hommes n'hésitaient point à briser toute leur vie, à résister aux plus nobles espérances ; et l'on entrevoyait qu'il y avait là une force colossale inéluctable ou mal connue.

Ce fut un soulagement lorsqu'avec les progrès de la civilisation, on comprit que ce n'était là qu'un obscur instinct hérité, qui attendait, pour se développer normalement, l'apparition du monde technique, des usines colossales et des machines gigantesques.

A l'amour de la femme, qui n'était qu'un bas penchant primitif, devait succéder l'amour de l'homme civilisé pour les créations industrielles, pour l'œuvre qu'il avait conçue et à laquelle il consacrait toute sa vie et toutes les folies du passé devinrent aussitôt des plus claires.

Ces signifiants l'absurde jalouse ancienne, l'amour immodéré du sacrifice, l'orgueil personnel inadmissible des hommes vis-à-vis des femmes, sans cette explication industrielle ? Comment expliquer également la séduction que pouvaient exercer, sur des cerveaux masculins bien organisés, les complications, les subtilités, les habiletés et les ruses employées couramment par la femme ?

Tout dans l'amour primitif était véritablement absurde et injustifiable. Il pouvait fort bien arriver, par exemple, qu'un homme aimât sincèrement et profondément deux femmes à la fois ; or, lorsque la chose se découvrait, on lui en savait mauvais gré. Pourquoi également un homme, lorsqu'il était l'ami, l'admirateur, l'existence d'un mari, alors qu'un mari n'admettait point celle d'un ami ?

Les hauts faits militaires avaient bien, il faut le dire, fourni un utile aliment à ces forces inutilisées de l'esprit humain. On avait vu des généraux aimer la gloire avant toute chose, consacrer tous leurs efforts à remporter une victoire, recourir à tous les stratagèmes pour y parvenir et ne point hésiter à sacrifier au besoin leur propre vie. Mais il faut bien reconnaître que c'était là des jeux barbares, indignes d'une civilisation plus avancée, et qui entraînaient inutilement le sacrifice d'un grand nombre de vies humaines.

L'amour industriel, il est vrai, entraînait parfois, lui aussi, bien des sacrifices ; mais les résultats qu'il poursuivait étaient autrement dignes de tenter un homme civilisé.

Petit à petit, vers le milieu du XX^e siècle, l'amour ancien disparut donc presque entièrement des classes élevées de l'époque ; il ne se retrouva plus que dans les bas peuple, où il remplaça, avantageusement du reste, le triste alcoolisme d'autrefois.

Les grands industriels se consacrèrent entièrement à leurs œuvres. Ils ne tardèrent point à retrouver, colossalement agrandis, toutes les joies amoureuses, toutes les déceptions, sous les triomphes et sous les désespoirs de l'amour primitif. Il ne s'agissait plus, dans la lutte héroïque des industries, de gagner de l'argent ; ce n'était plus pour rendre une usine plus belle et plus prospère et bientôt la passion amoureuse dépassa le simple amour du lucre.

Les concurrents les plus célèbres de cette époque farouche furent représentés par les deux plus grands noms de France : le chevalier Bloch de Lille et le prince Weill de Jeanne d'Arc.

Le premier dirigeait, depuis de longues années, la colossale usine de Filaments grasseux, ce produit nouveau qui, en raison de récentes découvertes, était devenu plus que tout autre dans le pays.

Le second était le fondateur habile de la Fatty Filament company, qui concurrençait les Filaments grasseux avec succès.

L'histoire de ces deux grands industriels défraya la chronique durant de longues années.

Le chevalier Bloch avait une grande réputation pour son usine. Il l'avait construite toute petite, s'était consacré à son développement, l'avait formée pièce par pièce ; mais elle commençait à être un peu vieille lorsque naquit la Fatty Filament.

Le prince Weill, lui, s'était mis avec la Fatty Filament lorsque celle-ci était encore un bébé. Il avait acquis, en effet, un Anlais qui était parti pour le Ja-

pon avec une jeune compagnie de dirigibles en formation.

Le prince Weill ne voyait guère dans son entreprise autre chose que la façade : Cela le flattait d'avoir en sa possession la Fatty, aussi célèbre, aussi justement admirée de tous qu'un beau cheval de course, mais il n'avait point pour elle cette affection qui donne une longue vie commune et des souvenirs d'années difficiles passées ensemble.

Ce fut alors que le chevalier Bloch, séduit par les procédés nouveaux, l'aspect jeune et vivant de la Fatty Filament, commença à commettre des fautes inexplicables. En cachette, il favorisa l'usine concurrente, devint en sous-main l'un de ses principaux clients, et fit pour elle les pires folies.

Faut-il rappeler que la Fatty, malgré toutes ses avances, ne lui appartenait jamais, et que le chevalier Bloch, humilié, ruiné, fut bien content de retrouver sa vieille Filaments grasseux, ruinée par sa faute, appauvrie, mais capable cependant d'assurer encore avec dévouement son entretien.

Faut-il rappeler, enfin, le drame tragique qui termina toute cette affaire : le suicide moral du chevalier Bloch, qui détruisit méchamment sa pauvre vieille usine qu'il n'aimait pas et dont les bienfaits lui étaient à charge et vint s'engager comme simple ouvrier chez la Fatty qu'il aimait ; l'assassinat industriel, enfin, du prince Weill, dont l'usine entière se trouva détruite un jour par un inamovible sabotage dû à la jalousie. Ce sont là des événements dont les multiples contradictions amoureuses, tentèrent les romanciers feuilletonistes de l'époque et que je me borne à enregistrer.

G. de PAULOWSKI.

Nous publierons demain un article de
LAURENT TAILHADE

Échos

Sur la voie.

Le rapide Milan-Paris accopa, vendredi dernier, en pleine voie, près de Pontarlier. La machine se refusait à poursuivre sa route, pour des causes essentiellement mécaniques. Et deux autres machines, celles-ci de secours, rejoignirent le convoi.

Les voyageurs, comme il est d'usage en pareil cas, descendirent sur la voie ; un va-et-vient d'employés s'engagea entre l'avant et l'arrière.

Cependant un monsieur, s'approchant d'une des locomotives, adressa la parole à l'un des mécaniciens.

— Avez-vous, lui dit, quelque nouvelle à nous donner ?

— Oui, monsieur, toutes fraîches... On va partir.

— Ah ?

— Mais on ne sait pas quand.

Le mécanicien ignorait qu'il avait eu pour interlocuteur M. Le Bary, Et M. Le Bary, ayant enregistré la réponse, rentra patiemment dans son compartiment.

Place au théâtre.

C'est une des dernières vignes de Montmartre. Elle pousse si dru que des grappes pendent en dehors du mur de clôture : Les grappes du Chemineau, disent les poètes qui passent devant. On peut le voir, on peut même s'asseoir sous son ombre, dans la si pittoresque rue de l'Orient, la dernière rue de Paris éclairée à l'huile, là-haut, au coude de la rue Lepic, avant d'arriver à « La Gaieté ».

Son raisin va-t-il mûrir ? La pioche du démolisseur ne va-t-elle pas s'abattre avant les vendanges ? Car une salle de théâtre doit s'élever bientôt, paraît-il, à sa place. Et ce sera le théâtre le plus élevé de Paris ? (Pas par le prix des fauteuils, heureusement !)

Par la fenêtre d'une gracieuse villa de campagne s'envolent des voix mélodieuses et puissantes.

Le journaliste est indiscret toujours. Il s'approche, écoute.

Néron, le Poète — un bon cœur et un grand esprit — module à petits poumons :

Tes ombres et tes cœurs
Développent un nid merveilleux
Pour les amants.

Et bientôt sa voix plus câline s'unit à celle de Nelly, l'Américaine. Le journaliste ne perd ni un mot ni une note tant sont admirables l'intonation et l'articulation des artistes. Ils chantent :

O Venise, ville exquise
Toi à tout orgueilleuse
Cécileuse
Ville d'art, ville d'amour.

Et il écoute bien d'autres choses encore, l'indiscret, une voix d'opéra chante toute balance de désirs indécis ; une de ces baragolées folles que l'on entend aux soirs tombés sur les loges ; des destinées mélancoliques enroulées des replis d'une psychologie fine.

Vous serez malade, vous s'écroule Néron.

A quel Nelly, artiste, riposte :

Où, surtout en amour
L'homme ne l'est jamais
La femme l'est toujours.

(Oh ! ces Américaines insatiables !) Ici se place un accord dans le genre descriptif — la mélodie... sans altération. Et trois actes de plus, d'une gracieuse et d'un amour.

Il est un petit jeu, précieux mais fâcheux, qui consiste à découvrir, à découvrir au genre, au tour mélodique, à la manière, au style, le nom de l'acteur ; il est des notes, des notes, des notes qui portent sur elles la lyre originale du maître.

Et le journaliste, se piquant au jeu, pensa que par la fenêtre de la gracieuse villa blanche, s'envoleraient les notes mélodieuses de l'œuvre nouvelle de M. Roubil Quibourg — Venise.

Il crut reconnaître la palette d'Ivan le Terrible, nuancée de coquetteries franco-allemandes. On verra, dans quelques mois, à Monte-Carlo, lorsque Néron le Poète (Roubilbourg) et Nelly l'Américaine (Mme Marguerite Card) chanteront leurs drameurs amours, si le journaliste persévère à guiser sa loi.

Il y a peut-être des chances.

CH. TENROC.

Hommage.

Dans les villes de garnison, il est d'usage que la fanfare du régiment donne un concert, le dimanche, sur la place. Voici le programme qu'exécutait hier, au Jardin du Mail, à Cholet, la musique du 77^e :

A LA MÉMOIRE DE J. MASSENET
Wether, ténor... MASSENET
Esclamonde, ténor... —
Les Enjeux, ballet... —
Le Jongleur de Notre-Dame, ténor... —
Héroïde, ténor... —

N'est-ce pas qu'il est simple et joli, cet hommage militaire et provincial !

L'Opéra-Comique a rouvert ses portes. Sait-on, à ce propos, pourquoi ses portes ne sont pas sur le boulevard ?

C'est en 1782 que fut construite pour la première fois la salle, sur l'emplacement de l'hôtel Choiseul (on se rappelle le litige de la loge perpétuelle réclamée par la famille Choiseul). L'architecte Huetier avait fait son plan avec persistance conique sur le boulevard, en retrait.

Mais les comédiens, fiens du titre de « comédiens ordinaires du roi », craignaient d'être confondus avec ceux qui dressaient leurs tréteaux sur la voie et qu'on appelât « comédiens du boulevard ». L'architecte lotta, puis se résigna en présence de ce geste de vanité.

Depuis, jamais les circonstances ne permirent de reprendre l'immeuble adossé au mur mitoyen.



En vue des prochaines réouvertures théâtrales, les auteurs s'entraînent.

Manque l'article !

Un music-hall de la périphérie donne actuellement, dit son affiche, un « spectacle de spécialistes ».

La vedette y appartient à un artiste qui représente des épisodes de la vie de Napoléon.

Dès le 2^e tableau, on en est à l'« Immortalité ». Elle est bientôt suivie, d'ailleurs, d'Austerlitz, de Moscou et de Sainte-Hélène !

Le Napoléon du quartier a un nom prestigieux, qui peut attirer les foules. Mais il se termine seulement par un I, comme Frejol, et non par un Y, comme de nombreux sociétaires de la Comédie-Française, il s'appelle :

BARGI.

Appréciation royale.

Un violoncelliste réputé joua un soir il y a pas longtemps, devant le roi Pierre de Serbie. On lui fit, après l'exécution de quelques morceaux, des compliments dont il se montra très flatté.

Sur ces entrefaites, le roi s'approcha :

— J'ai entendu, dit Sa Majesté, bien des violoncellistes jouer et je puis dire les meilleurs, les plus renommés, mais de tous, c'est assurément vous...

— Oh ! sire, interrompit d'un ton modeste le violoncelliste rougissant.

Mais le roi, calmement, termina sa phrase inachevée :

— Mais de tous, c'est assurément vous qui transpirez le plus.

NOUVELLE A LA MAIN

En rapide.

— Vous ne craignez pas qu'en se penchant il tombe par la portière ?

— Aucun danger, c'est un jeune homme très dans le train.

Le Masque de Verre.

En troisième main :

LA SEMAINE MUSICALE, par Louis VUILLEMIN

Nous publierons lundi prochain :

LES RUFFIANS
Pièce en deux tableaux, de M. CHARLES MÉRÉ
L'ÉPÉE
Pièce en trois actes, de M. COTY et F. BASSILLÉ

AU MARYNY-THÉÂTRE
"PAS COMPLET"
Comédie-Bouffe en deux actes de M. Sacha Guitry
Musique nouvelle de M. Léo Pouget

Voilà, si je ne m'abuse, la première incursion de M. Sacha Guitry dans le domaine du music-hall. L'auteur écrit évidemment la comédie bouffe en deux actes représentée hier soir au Maryny-Théâtre pour procurer au public entre deux parties de spectacle consacrées à des numéros d'acrobatie, de danseuses ou d'exhibitions désolantes, un tirage large et sans fatigue.

M. Sacha Guitry atteint facilement son but et je ne doute point que *Pas complet*, c'est le titre du sketch, interprété par l'acteur-acteur et par la charmante Charlotte Lyès, n'ait attiré au select music-hall des Champs-Élysées la foule des grands jours.

J'avoue cependant que je regrette pour ma part l'esprit plus fin et la « manière » du *Veilleur de Nuit* et du *Beau Mariage*.

Ceci dit, tâchons à raconter, comme il convient, les aventures de *Pas complet*.

Le marquis Paul-Henri de Pussis est un jeune vivant habitué des bars ou l'on jase, tripote et se met en ribote. Il traite chez lui, un soir, — un plutôt un matin, car il est bel et bien trois heures de la nuit, — la bande joyeuse de amis fêtards, le duc de Lévy, un lieutenant de cavalerie, le prince de Kalm, le baron de Bloch, etc., et les charmantes dégrafées Floche, Fochina et Flochiette, etc., sans oublier la capiteuse Aspyrine, après qui, soupire le maître de céans. Le plus aimable abandon régnait. De temps en temps un couple disparaissait dans l'alcôve.

Le marquis presse la belle Aspyrine et lui déclare sa flamme de manière « moderne » :

« Si tu veux me montrer tes seins, s'écrie-t-il, je te montrerai les miens. »

La joyeuse fille se déclare « un peu coquette » mais va cependant céder, lorsque le lieutenant Barbillon les interromp pour prendre congé d'eux afin de regagner le quartier et ses dragons.

Devant une rentrée aussi matinale et intempestive, le marquis de Pussis s'étonne et demande des éclaircissements car, absent d'une maladie de cœur, il fut réformé et n'endossa jamais l'uniforme militaire.

Un beau titre d'indignation accueille cette déclaration. Le lieutenant clame son mépris pour les tireurs au blanc ; les invités piaillent et la séduisante Aspyrine s'enfuit en déclarant à Paul : « Je ne coucherais jamais pour mon plaisir avec un homme qui a été réformé, parce qu'à mon avis c'est un homme qui n'est pas complet. »

Et tous de quitter le pauvre marquis, qui reste seul, un, deux, trois, avec son désespoir et la hantise énorvante de ces mots : *Pas complet !*

Ce premier acte n'est nullement déplaisant, il fait rire, il est grouillant de vie. Or y trouve souvent — lors de la dispute du lieutenant et de Paul, entre autres — ce dialogue cocasse et paradoxal, ce parisianisme, et ce genre d'esprit fin enfant qui sont le propre de l'auteur du *Veilleur de Nuit* et de *Jean III*.

Ces qualités ne sont point celles qui se font jour au second acte, au cours duquel le jeune marquis, désespéré de n'avoir pas vécu de la vie des troupiers, prie son valet de chambre, Emile, ancien sergent, de l'initier aux mystères de la caserne.

Emile définit la vie militaire par ces mots : exercice, corvées, grandes manœuvres et clou.

Eng... uirlandé comme il convient par le sergent-larhin, Paul s'écrie : « Et il n'est que sergent... que sergent... s'il était général ? »

Sur ce, il fait l'exercice. Mais il ne peut guère improviser tout seul. Pour « pivo-



M. Sacha GUITRY. Mme Charlotte LYÈS.

et l'on comprend, lorsqu'elle raconte au domestique qu'elle fut violée à l'âge de quatre ans et que son « soborneur » fut condamné ; on comprend, dis-je, que son interlocuteur s'écrie à peu de chose près ceci : « Elle était déjà tellement moche à quatre ans qu'un homme, pour l'avoir possédée, s'est vu traîner de dégoûtant ! »

Donc, avec un tel « compagnon de chambre », le marquis fait du manège d'armes, coiffé d'un gibus, et revêtu d'un pyjama. La femme de ménage agit un balai frénetique.

Le « bleu » se voit consigné à l'hypothétique caserne jusqu'à cinq heures et reçoit l'ordre de réintégrer la chambre à l'appel, sinon... gare la botte !

Il se livre ensuite aux douceurs de l'épluchage des pommes de terre.

Enfin il erre son dos puissant d'un oreiller, en guise de sac. Le soldat femelle en fait autant et, commandée par Emile, qui circule sur un manche à balai, et se pare d'un casque ahurissant et d'une étonnante cuirasse, ils font, à l'aube, la chambre, du

Tel est le thème de *Pas complet*.

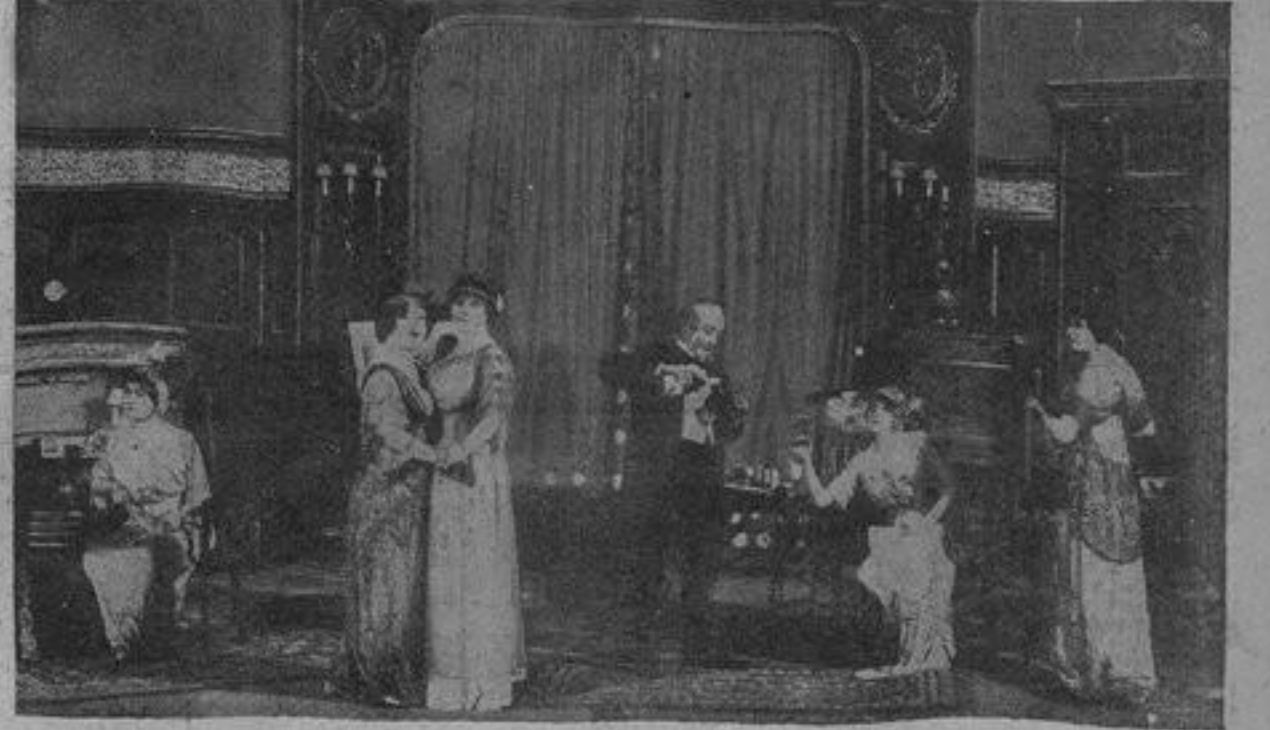
Les interprètes de cette comédie-bouffe ont à leur tête l'auteur, ainsi que Mme Charlotte Lyès. J'ai déjà dit quelle extraordinaire silhouette Mme Lyès prête à l'ineffable femme de journée — qui est un peu la sœur de l'immuable bonne du *Veilleur de Nuit*. L'accent bordelais s'est un peu accentué, mais de l'une et de l'autre l'humaine comédienne fit une plaisante création. Au premier acte, nous avons le plaisir de contempler, au naturel, la jolie femme qu'est Mme Lyès sous les traits de la belle Aspyrine.

M. Sacha Guitry, fit merveille dans ce fantoche de Paul-Henri, où il prodigua la joie par son naturel et sa verve.

M. Maurel est très drôle en sergent, fort en g....

Autour d'eux gravitent de jolies femmes et d'hilarants acteurs, Mmes Diane Lax, Lierville et de France ; MM. Miletto, Tommy, Albert et Morana.

La comédie est entremêlée de chants et



PAS COMPLET. — Premier Acte

ter... à ses côtés, il a recours à sa femme de ménage.

Dans la scène d'après, le jeune marquis, Mme Charlotte Lyès, qui incarne cette séduisante Aspyrine, n'a pas craint une fois de plus de s'écrouler sous l'heureux service en campagne, bref exécutant nombre de clowneries qui font rire à coup sûr mais ne sont cependant que farces et même grosses farces.

La comédie finit par l'arrestation du néophyte-militaire que des agents croient aliéné.

Pierre Le Vasseur.